

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 16

Artikel: Prévoyance
Autor: P.-L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

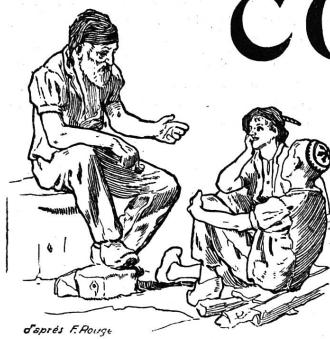
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Ronge

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEAbonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PIÉTON, GARE-TOI !

A une nuit est venue, sombre comme l'antrre de Pluton. La lune, qui devait montrer sa face joyeuse, ne peut percer l'épais matelas des nuages serrés, tassés, hésitant à nous gratifier de pluie ou de neige. Le calme des airs n'est qu'un prélude, annonçant une perturbation prochaine, à moins que les baromètres et les météorologues ne se trompent.

Le piéton, qui va regagner son domicile, s'arrête un instant sur le seuil ami qu'il quitte, hume l'odeur humide de terre et de feuilles à demi pourries, qui monte du jardin et du verger, les vagues senteurs de poisson que lui envoie le lac qui clapote à deux pas. Il sonde l'obscurité dans laquelle il va se plonger. Il relève le col de sa pelerine, hésite et finalement renonce à allumer sa pipe, parce qu'il ne pourra pas la savourer en toute tranquillité. Il faudra toute son attention pour ne pas se faire écrabouiller par les bolides à deux et à quatre roues.

Il gagne la grande route où la circulation est intense à ce moment, entre six et sept heures. Pas de trottoir réservé aux rares partisans de la marche, cet exercice hygiénique à la portée de tous et que beaucoup ont honte de pratiquer comme tel. Il y serait en sécurité... relative, y aurait ses aises ; à soixante ans bien sonnés, on manque un peu, n'est-ce pas, de souplesse à se plier aux exigences multiples du code moderne de la circulation. Et puis, il y a des chauffeurs, disons des chauffards, si maladroits et en même temps si imbûs de leurs prérogatives, qu'il faut avoir soin de leur laisser large place nette.

Il n'est pas souvent sur les grandes artères ; les sentiers du vignoble, les charrières, les ruelles du village, le connaissent mieux, l'ayant vu aller et venir, la hotte ou la brante au dos, pendant plus de quarante ans. Il ne s'engage sur les routes goudronnées qu'à son corps défendant : les belles chaussées ne lui disent rien qui vaille ; plus elles sont engageantes, moins il s'y aventure ; elles ne sont du reste, pas pour ses semelles de vigneron ; il doit se contenter de l'accotement, quand il y en a un. Il n'y en a point sur cette route ; il ne peut se réfugier sur le terrain en bordure ni à droite ni à gauche, des murs courrent tout le long, vous donnant l'impression d'être en cage. Il les frôle, s'y heurtant de temps à autre, le pied mal assuré sur une pente déclive, se tordant sur le bord du macadam ou glissant dans le caniveau.

Risque-t-il quelques pas sur la chaussée pour se reposer d'une marche cahotée et jouir d'un équilibre moins instable, vite il est chassé par une trompe malsonnante autant qu'impérative, qui a l'air de beugler : range-toi, bipède ; rase les murs et fais-toi le plus petit possible, sinon, je passe outre ! Les chenilles comme toi ont-elles le front de me disputer la place !

Il obtiendra à l'injonction en maugréant : allez, allez seulement ! Au bord du fossé, la culbute !

Les alternatives de lumière et de nuit, qui se succèdent en se précipitant, rendent sa vue plus incertaine et ne facilitent pas sa marche. Il a le temps, du reste : 1,5 km. à franchir et le souper qui l'attend ne sont pas de nature à lui donner de l'impatience. La route n'est pas large et, à chaque croisement de véhicules à sa hauteur, il s'arrête, se colle contre le mur, semblable au soldat

qui se redresse et prend la position du garde-à-vous au passage d'un supérieur.

Un son puissant retentit derrière lui, souligné par un roulement sourd qui fait trembler le sol : c'est un camion lourdement chargé, dont l'allure modérée, majestueuse, le rassure. Mais voici qu'à l'arrière aboie rageusement une camionnette qui veut dépasser le mastodonte. Les lueurs sautent brusquement, se croisent, allongent démesurément sa silhouette falotte, puis la jettent de côté comme pour la plaquer lui-même en marge de la route. Son pied butte contre un tas de menu gravier sur lequel il tombe à genoux, et il s'érafle les mains au mur en voulant s'y retenir. Un juron lui échappe en se relevant, au moment où le camion l'effleure de l'angle aigu de son pont.

Le roulement ininterrompu des véhicules, les pétares des motocyclettes, les éclairs qui trouent les ténèbres, lui donnent le vertige. Le vin qu'il a bu ne peut embrumer son cerveau, ni lui enlever la précision de ses mouvements : trois verres de nouveau chez un ami, affaire de savourer la fine goutte qu'il promet, qu'il est déjà, et de se rendre compte des progrès de la vinification ; trois verres de cave, trois grands dés, juste pour faire passer une onde de chaleur dans ses veines, un rayon de soleil dans son cœur et de la souplesse dans ses membres ; un hommage au dieu de la vigne, une communion laïque avec une pensée de reconnaissance à Celui qui a dispensé libéralement le soleil aux lourdes grappes blondes.

Il avance cependant, mais le danger qui l'effleure à chaque pas lui fait trouver la route longue ! Ah ! si la lune trouait les nues au lieu de ne transparaître par intermittences que sous la forme d'un halo sans pouvoir éclairant, la marche serait plus aisée, la prudence moins tâtonnante !

Passe encore si on se contentait d'une vitesse modérée, d'une honnête vitesse, quand on ne voit pas plus loin que le bout de sonnez ! Mais non ; on passe en bolide, en trombe qui vous aspire au passage.

Voici une auto qui surgit à un contour ; ses phares lancent deux faisceaux de lumière intense qui aveuglent notre piéton ; il lui est impossible d'en soutenir l'éclat et doit détourner la tête ou regarder à ses pieds. Il relève la paupière au moment où les phares n'éteignent leur fulguration que pour la mieux lancer à nouveau ; et ce sont des successions d'éclairs qui lui affolent la vue et l'obligent à s'arrêter pour laisser passer la trombe fulgurante. Les ténèbres sont ensuite d'autant plus épaisse que la clarté a été plus intense et plus fugace. Et cinq, dix fois le supplice se renouvelle, aggravé parfois par les jets lumineux qui se combattent, se défient, se croisent comme des épées flamboyantes.

Enfin, il arrive à bon port, sans grand dommage, mais aussi éprouvé qu'après une journée de « minage » ; il essuie son front moite d'un revers de manche et pousse un ouf ! de satisfaction en regardant l'arène qu'il vient de quitter et où le double flot continue son roulement vertigineux.

A. Gaillard.

Prévoyance. — Mme Moule vient d'avoir un fils et veut lui donner les prénoms de Paul-Louis.

Opposition de M. Moule, qui excelle à tirer des choses les conséquences les plus imprévues.

Tu ne songes pas, chère amie, que plus tard, s'il marque son linge aux initiales de Paul-Louis Moule, il aura l'air de l'avoir dérobé à la Compagnie P.L.M.

**PAS ETERTI MA EPOUAIRI.**

Tsati de Trinqueballa, sti sat de mā 1930.

Monsu lo Conte,

Vo z'ai, pardine, on toupet de la metsance po no mourâ dinse onco on iadzo.

Vo z'ai de, l'autr'hî su voûtron poison de papâi, que l'étai lo diâblio que l'avâi einveintâ lè tenomobiles, lè locipèdes, lè trames et mimameint lè réoplanes, po reimpliâ son enfâi avoué lè z'épecilliâ et lè z'épeciliare.

L'est onna vretâbliâ meinteri que vo z'ai fabrœuâ tot espres po no fêre vergogne.

Aidan, vu vdere la vretâ onco on coup : No, lè tenomobilise, locipédisse, réoplanisse, féminise de pertot et de plie lliein, no z'ai ti lè z'ans on mitingue. Vo séde bin sù pas quinna bête l'est on mitingue. L'est on pucheint cotterd d'hommô, âo bin dé femme, âo bin ti lè |doû, que sant rassemblia po distiutâ lè z'affères, po arreindzâ stausse que vant pas mau, et po déreindzâ lè z'autre.

Dein nôutron derrâi mitingue, no z'ai dévesâ dâi piotons. L'è dâi |zeins à la vilhie moûda, que mun voûtra tanta Djanette à Tsamo dé Piconlon. Mâ, no sein lo progrès, la novalla moûda. No faut min dé baragne, min d'eincâoblle. Lè tserrâire, lo sélao, l'igui, no vollicin tot cambâ à pi-djeints, tant quâo fin coutset dâo Malaya que l'est dan plillianâ rido per amont dein li niolles.

Quand no sein su lè tserrâire, gâ de devant. Lè pioton l'est quemet na pudze su on popotame ! Se no voulant pas se verî, ma fâi, gâ !

Mâ, tot parâi, no z'ein dâi brave dzein. Noutron refredon l'est : « Pas éterti, mâ épouâirî ! »

Vaïque porquier no z'ai démandâ à la vela de Lozena de betâ sù l'estrade lo colonet dâi piotons et de marquâ lè barre blissant sù la pliace.

Lo diâblio n'a rein zu à coumandâ per iquie. La pliace l'est devege tot bounameint l'écoulâ dâi piotons po lâo z'appreindre à marsâi bin adrâi su on tsemin d'on pî, en guegneint de cé de lè, po laissâ la grantâ tserrâire à clli que lè dobediâ de marsâi su dâi ruve.

L'è su que tacon n'è pas prâo suti po ître pioton, tot parâi ! La grantâ tserrâire, l'est pas défecilo d'allâ dessus. Mâ, la barra blissantse, allâ vère ! Faut ître dégremellâ, dzouveno, grachâo. Faut pas avâi lè ge dein sa catsette !

On déverrai remachâ lè tenomobilise et ti les z'âtre isse po lo z'avâi baillâ onna boûna écoula dinse. Sant, pardine, binhirâo d'avâi min dé couson po savâi lquemeint et io dévesant martsâi.

Lè pliè eimbétâ, l'est no ! Faut adî peinsâ à baillâ à bâire âo moteu, à verî la signâole, avoué lè man, avoué lè pî, à breinna lo bré, à tsandzi lo peneu épecilia, à ôure lè dzeins que no djurant aprî. L'est on crouïo mêtî, tot cein.

Et po finâ, no faut onco payî po einbardofflliâ la pliace et remarquâ lè tserrâire dâi piotons ti lè décondo le vâprâ. Prâo sù que la vela vâo onco no z'imposâ po atsetâ onna casqua nâova âo